

Le Vieillard de la mer

Al-Balagh, 29 juillet 1945.

Je ne me rappelle presque plus les circonstances qui contraignirent Sindbad le Marin à cette île lointaine de l'océan Indien, et je ne sais pas très bien si c'est l'amour du commerce, du gain et de l'accroissement de sa fortune qui l'exposa à cette terreur, ou si c'est l'amour du voyage, de l'exploration et du parcours des terres et des mers qui le livra à ce malheur.

Mais je le vois seul sur cette île, ne sachant comment subsister ni comment se protéger des accidents et des malheurs, errant devant lui, le cœur saisi de tristesse, sans que ne s'éteigne jamais tout à fait en lui le feu de l'espoir ; la peur le domine, et pourtant il éprouve en même temps un sentiment de sécurité ; l'effroi le mène presque à sa perte, et pourtant il n'en regarde pas moins la terre et le ciel, voulant connaître ce qui l'entoure de choses et d'êtres vivants, poursuivant sa route, se livrant tantôt au désespoir et tantôt à l'espérance. Et un peu de calme et de sérénité d'esprit commença de lui revenir, car il avait vu des arbres, des fruits, des fleurs et des rivières, et il se dit qu'il avait trouvé un paradis où il pourrait demeurer aussi longtemps que Dieu le voudrait, jusqu'à ce que les jours lui révèlent quelque soulagement à sa détresse, quelque issue à son angoisse, et jusqu'à ce qu'un navire se lève pour lui à l'horizon, qu'il verrait d'abord de loin, puis de près, et alors il déroulerait son turban et l'agiterait dans l'air, et lancerait sa voix aussi loin qu'elle pût porter, appelant et criant au secours, si bien que le navire viendrait le délivrer de cette solitude et le ramènerait, sain et sauf ou tremblant, à Bassora, puis à Bagdad.

Et tandis qu'il cheminait parmi ses arbres, ses fleurs, ses fruits et ses rivières, craintif et aux aguets, il vit tout à coup un vieillard décrépit, usé, sur lequel l'âge avait fait peser toutes les nuances de la misère, de la faiblesse et de la ruine. Ce vieillard était assis sur la rive d'une des rivières — ou disons plutôt, sur la rive d'un des ruisseaux — incapable de se déplacer ni d'aller où que ce soit. Sindbad le vit et en eut pitié, puis le regarda longuement et fut touché de tendresse pour lui, et s'apprêtait à s'approcher pour le réconforter — mais il était seul, incapable de quoi que ce soit, un homme qui ne pense qu'à lui-même, absorbé dans sa propre solitude, perdu dans cet isolement auquel il avait été contraint ; il était libre de poursuivre ses propres affaires, de s'occuper de ses propres

soucis, et de laisser le vieillard à la misère et à la ruine, à la faiblesse et à l'impuissance, à l'épuisement et à la dissolution où il se trouvait.

Mais le vieillard lui fit signe, faiblement, insistant dans ce geste, l'appelant d'une voix plaintive et de paroles qu'on ne pouvait distinguer. Et voilà que la pitié s'empara seule du cœur de Sindbad, chassant tout intérêt personnel, et voilà qu'il s'approcha du vieillard misérable et désespéré, doux et compatissant envers lui, lui demandant ce qui lui était arrivé — mais le vieillard ne pouvait le comprendre, pas plus que lui-même ne pouvait comprendre le vieillard, et le geste vint se substituer entre eux à la parole, et voilà que le vieillard fit signe à Sindbad de le porter sur ses deux épaules et de le faire traverser ce ruisseau qu'il ne pouvait franchir lui-même.

Et Sindbad hésita peu de temps, puis s'approcha du vieillard — que n'eût-il point fait cela ! — et le souleva sur ses épaules — que n'eût-il point fait cela ! — et lui fit traverser le ruisseau — que n'eût-il point fait cela ! — et s'apprêtait à le reposer sur le sol, mais hélas ! Il n'y avait plus aucun moyen de le faire. Car le vieillard avait enroulé ses jambes autour du cou de Sindbad, s'était bien installé en selle, s'était fixé sur ses épaules, et refusait d'en bouger... Et chaque fois que Sindbad tentait de le déposer, il serrait ses jambes contre son cou jusqu'à presque l'étouffer, puis le frappait d'un pied ou de l'autre dans un flanc ou dans l'autre, le poussant à marcher et à aller de l'avant, et lui interdisant de s'arrêter ou de se reposer. Et Sindbad était devenu une simple bête de somme pour ce vieillard, et la volonté de Sindbad était tombée entre les mains de ce vieillard, qui en faisait ce qu'il voulait et la dirigeait à son gré.

Et ainsi Sindbad avance quand on lui ordonne d'avancer, et s'arrête quand on lui demande de s'arrêter, l'ordre lui venant tantôt d'avancer, tantôt de s'arrêter, sans qu'il puisse le refuser ni s'y opposer. Et cet ordre ne lui parvient ni par une voix audible ni par des paroles intelligibles, mais par une pression des jambes sur le cou, ou par un coup de pied sur la poitrine ou les flancs.

Et Sindbad cueille pour lui-même et pour le vieillard les fruits de ces arbres qui peuvent les nourrir tous deux ; et s'il veut s'asseoir pour se reposer, le vieillard ne le lui permet que s'il a lui-même quelque dessein en cette halte ; et quand la nuit tombe et que Sindbad veut s'endormir, longtemps ou brièvement, le vieillard ne le lui permet que s'il y a lui-même quelque dessein.

Et même lorsqu'il lui permet de dormir, il ne quitte jamais ses épaules, ni ne desserre ses jambes autour d'elles, mais les garde fermement enroulées autour de son cou, de sorte que si le sommeil de Sindbad se prolonge, il presse sur son cou, ou frappe sa poitrine, ou lui donne un coup de pied dans un flanc ou dans les deux.

Et le vieillard peut ressentir le besoin d'un peu de danse, ou le besoin d'un peu de chant, et cela ne lui pose aucune difficulté — ce n'est qu'un coup de pied dans le flanc, une bourrade dans la poitrine, ou une pression sur le cou, et voilà que Sindbad danse, et danse longuement, ou chante, et chante de son mieux !

Et Sindbad s'était habitué à cette vie, et s'y était résigné, se préparant à y passer tout ce qui lui restait de jours, à moins qu'un coup du destin ne lui ouvrît une lueur d'espoir par laquelle il pût s'échapper — car il avait désespéré de jamais s'échapper.

Et un jour, Sindbad sentit un désir pour le vin de Bagdad, et il cueillit donc des grappes de raisin et les pressa dans un récipient — je ne me rappelle plus comment il l'avait trouvé ni comment il en était venu à le posséder, car il y a longtemps que je n'ai relu les voyages de Sindbad, comme pour vous sans doute aussi — mais quoi qu'il en soit, il pressa le raisin et mit le jus de côté en lieu sûr, et continua de faire le tour de l'île avec le vieillard, s'arrêtant pour avancer et avançant pour s'arrêter, et il en fut ainsi un jour, et un autre jour, et plusieurs jours encore. Puis il revint à ce récipient, et trouva le vin qu'il contenait moussant et bouillonnant, et voilà qu'il s'y mit et en but jusqu'à étancher sa soif, et en quelques instants le vin courait dans ses articulations comme la guérison court dans la maladie, selon le mot d'Abou Nouwas, et voilà qu'il se mit à exécuter des danses que le vieillard n'avait jamais vues, et à produire des genres de chant qui tombaient très agréablement à l'oreille du vieillard, et le vieillard pressait sa monture de danser encore davantage, et pressait sa monture de chanter encore davantage, et Sindbad poursuivait cela avec entrain et plaisir, et chaque fois qu'il sentait en lui quelque lassitude ou quelque faiblesse, il retournait à ce récipient et en buvait une gorgée, qui lui rendait sa gaieté et sa vigueur.

Le vieillard avait voulu goûter cette boisson, et Sindbad l'avait compris de lui, et si la chose avait dépendu de lui, il la lui aurait refusée entièrement — mais c'était un coup de pied dans le flanc, ou une bourrade dans la poitrine, ou une pression sur le cou, et voilà que Sindbad rendit le récipient au vieillard, qui en but, et en but jusqu'à

satiété, et voilà que l'ivresse se glissa dans ses articulations comme des fourmis se glissent dans une dune de sable, et courut dans ses membres comme l'eau court dans une branche humide. Et le cavalier et sa monture furent tous deux pris de gaieté, ne demandez pas pour la danse, ni pour le chant — mais le destin avait enfin ouvert à Sindbad une lueur d'espoir, et il se mit à boire un peu lui-même tout en faisant boire davantage au vieillard, jusqu'à ce que ses articulations se relâchent, que sa force se dissolve, que la pression sur le cou se détende, et que ses pieds ne tiennent plus fermement autour des flancs.

Et le peu de raison qui restait dans la tête du vieillard l'abandonna tout à fait, et les rênes de Sindbad échappèrent à sa main, et un sommeil léger se glissa dans le corps et l'esprit du vieillard, s'alourdissant peu à peu, jusqu'à ce que, lorsque Sindbad eut repris pleinement la maîtrise de l'affaire, il s'assît doucement et se débarrassât avec habileté de ce fardeau détestable et pesant, puis se releva, ses affaires désormais entièrement à lui-même, et regarda le vieillard endormi d'un regard violent, emplî d'une haine débordante de cruauté, puis se dirigea vers un énorme rocher, le souleva dans ses bras avec beaucoup d'effort, et le jeta sur la tête du vieillard, lui brisant le crâne, et s'en remit à son Seigneur sans un regard en arrière, jusqu'à ce que, parvenu en lieu sûr, il s'installât pour attendre le navire qui se lèverait un jour pour lui, et qu'il appellerait de sa voix et de son turban pour le porter à Bassora, puis à Bagdad.

Je ne sais si les Saadistes se souviennent de cette histoire ou non, car beaucoup d'entre eux l'ont sans doute lue dans leur enfance, comme nous lisons tous les Mille et Une Nuits dans notre enfance pour les oublier à l'âge adulte et dans la jeunesse. Mais cette histoire de Sindbad est une parabole fidèle du comportement du parti saadiste envers un autre parti qui partage avec lui le Parlement comme le gouvernement, tout comme le vieillard de la mer partageait avec Sindbad cette île, et tout ce qu'elle renfermait d'arbres, de fleurs, de fruits et de rivières.

Le parti saadiste errait alors en certains de ses horizons, cherchant l'élection, cherchant un siège au Parlement, cherchant une part de gouvernement. Et cette errance le mena, un jour de l'année passée, à cette île, et il regarda autour de lui et se trouva seul, et il continua donc d'errer dans l'île comme il avait erré sur la mer, avec beaucoup de crainte en lui de ne jamais atteindre le gouvernement ni d'être capable de s'y maintenir, et beaucoup de frayeur en lui que le pouvoir ne lui échappât après tant d'efforts et un si lourd labeur, et quelque espérance en lui

qu'un navire se levât pour lui en quelque horizon — et tandis qu'il errait parmi les arbres et les rivières, voilà qu'il y avait là un petit parti fluët, dont, sans sa voix, personne n'aurait remarqué la présence — comme le dit al-Mutanabbi — assis, épuisé, sur la rive du ruisseau, vêtu de détresse, de misère et de malheur, accablé par l'adversité ; et le parti saadiste en eut pitié, et s'approcha, jusqu'à le soulever sur ses propres épaules et lui faire traverser le ruisseau, léger et plein de vigueur — pour ne trouver, depuis ce jour jusqu'à aujourd'hui, aucun moyen de s'en défaire, car il avait enroulé ses jambes autour de son cou, et préparé ses pieds pour des bourrades dans la poitrine et des coups de pied dans les flancs.

Et notre Sindbad moderne avance devant lui, portant sur ses épaules ce lourd fardeau, s'arrêtant pour avancer et avançant pour s'arrêter, contraint à toutes sortes de danses et à toutes manières de chant, tandis que le vieillard reste fixé à sa place sur ces deux épaules robustes, ne voulant ni en bouger ni en descendre, et notre Sindbad moderne est las de son fardeau, las de sa vie, las de tout, mais il ne peut se libérer du vieillard de la mer ; car les jambes sont enroulées fermement autour de son cou, et les pieds restent toujours prêts à frapper et à bourrer, et le monde s'obscurcit parfois, comme si la nuit noire l'avait entièrement englouti, et s'éclaire à nouveau d'autres fois, comme si le soleil y avait déversé toute sa lumière — mais Sindbad reste accablé sous son fardeau, ne sachant comment s'en alléger, ne trouvant pour lui-même aucune échappatoire à sa pression, à ses coups de pied, à ses bourrades.

Et il n'y a entre notre Sindbad moderne et Sindbad le Marin de différence qu'en deux points. Le premier : que Sindbad le Marin était seul avec le vieillard de la mer, misérable sous son fardeau, solitaire et sans ami, n'ayant pour rire de lui ou pour le plaindre que les arbres de l'île, ses fruits, ses fleurs et ses rivières ; tandis que notre Sindbad moderne a autour de lui des millions d'Égyptiens et des millions d'Orientaux qui le regardent et le prennent en pitié, et qui peut-être rient de lui aussi, d'un rire amer. Le second : que Sindbad le Marin était homme de gaieté et de plaisir, de vaste ingéniosité et d'habileté à se tirer des mauvais pas, si bien que lorsque son âme se languit du vin de Bagdad, il sut comment le faire vieillir, comment s'en servir d'abord pour supporter son malheur, et comment s'en servir ensuite pour se délivrer de ce même malheur, et comment rejeter le vieillard de ses épaules et retourner à Bagdad sain et sauf.

Quant à notre Sindbad moderne, il est scrupuleux et austère, n'aimant ni le vin du Caire ni le vin de Bagdad, mais aimant plutôt le jus de caroube et l'eau de réglisse ; il n'est pas non plus ingénieux, ni habile à surmonter les obstacles, à vaincre les difficultés et à se tirer des problèmes.

Et ainsi le vieillard restera sur ses épaules, son cou continuera d'être rassasié de pression, sa poitrine de bourrades, et ses flancs de coups de pied, jusqu'à ce que Dieu lui ouvre quelque porte de délivrance, et que quelqu'un, parmi ceux qui l'observent à présent — le plaignant tantôt, le raillant tantôt — se charge de le délivrer de ce malheur, de soulever ce lourd fardeau de ses épaules, et de lui rendre la liberté de descendre vers le rivage pour attendre le navire qui se lèvera à l'horizon, et qu'il appellera de sa voix et de son turban pour le porter à Bassora, puis à Bagdad.

Sa délivrance s'accomplira-t-elle aujourd'hui ?! S'accomplira-t-elle demain ?! Le décret de Dieu le maintiendra-t-il longtemps dans ce tourment, ou sera-t-il bref ?! Cette connaissance appartient à Dieu et à ceux qui sont fermement affermis dans le savoir — et ceux-là, comme vous le savez bien, sont peu nombreux.